

PAS MONOTONE DU TOUT

(SUJET D'AMPLIFICATION POUR LES ÉLÈVES DE PHILOSOPHIE)



Il y avait une fois un homme qui hésitait à se marier craignant que la vie conjugale ne lui parût monotone. Sept ans après son mariage, etc., etc.

L'ENFANT ET L'ARC-EN-CIEL

FABLE INÉDITE

Un jour, après un temps d'orage,
Un jeune villageois ramenait son troupeau
A travers champs, vers le village,
Lorsqu'il vit l'arc-en-ciel éclatant et si beau
Dont la courbe s'abaisse au pied de la colline.
"Oh ! se dit tout joyeux notre jeune berger,
On m'a dit qu'à l'endroit où l'arc-en-ciel décline
Et va touchant le sol comme pour s'y plonger.
On découvre une source où se cache une fée,
De brillants diamants et de perles coiffée,
Qui sème de ses mains des fleurs et des bijoux
Et donne à qui l'approche en baisant ses genoux
Une coupe en rubis et de pièces d'or pleine.
C'est là qu'est le bonheur : adieu toute ma peine !
Je suis las de souffrir et de rester chez nous."
Et le voilà courant, courant à perdre haleine
Au trésor sans pareil qui l'attire là-bas.
O prodige sans nom, et qu'il ne comprend pas,
Les rayons colorés reculent dans la plaine
Et, toujours plus charmants, paraissent fuir ses pas !
Mais il espère encore et, poursuivant sa course,
Il veut atteindre avant le soir
Les bords merveilleux de la source.
Hélas ! la nuit arrive, il fait sombre, il fait noir ;
Le pauvre enfant se perd, s'enfonçe en un marais
Et tombe exténué loin des champs et des prés,
Les yeux en pleurs, toujours fixés sur son beau rêve !

Nous ressemblons à cet enfant
Parti vers l'avenir, plein d'espoir triomphant :
Comme lui, vainement, nous recherchons sans trêve,
Sous le reflet fascinant des rayons,
Les faux trésors promis à nos illusions,
Et quand nous arrivons au soir de notre vie,
Nous mourons, maudissant la chimère suivie
Et regrettant la paix de nos humbles sillons.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

CHRONIQUE PARISIENNE

Paris, juin 1896.

Ceux qui comptaient sur la rentrée des Chambres pour satisfaire leur fol amour de boucan, ont été littéralement volés comme dans un bois.

Les premiers jours se sont accomplis en véritable lune de miel.

On a bien posé quelques questions aux nouveaux maroquinés.

Mais ils ont répondu qu'ils ne connaissent pas à fond la question, attendant des renseignements importants, qu'ils ne pouvaient tarder à recevoir. Et... naturellement, ils demandaient un sursis !

Naturellement aussi, le sursis était accordé.

Mais patience, nous ne perdrons, paraît-il, rien pour attendre.

Les foudres oratoires sont bien au sec et ne se ronilleront pas. On le va voir et les ministres n'ont qu'à se bien tenir. Je ne donnerais pas quatre sous de leur peau !

**

Quatre élections ont eu lieu à Paris dimanche dernier.

Quatre socialistes ont été élus.

Les radicaux battus ne sont pas contents.

Au temps — très éloigné, hélas ! — où je jouais au cerceau et aux billes, il me souvient qu'on s'amusait beaucoup, et même qu'on s'effrayait un peu, des théories des *démoc-socs*, comme on les appelait alors. Ils

étaient cependant bien inoffensifs à côté des *socialistes* de tous poils, nos futurs maîtres de demain.

Remarquez, je vous prie, que je fais un rapprochement, non une comparaison ; ne mêlons pas, comme dit l'autre, les torchons avec les serviettes. Nos papas y allaient bon jeu, bon argent ; ils étaient extravagants, mais sincères, et sacrifiaient tout à leurs convictions. On les fourrait pendant des mois dans quelque Bastille affreuse — car il en coûtait chaud, dans ce temps-là, d'avoir des idées avancées — ils en sortaient ruinés, le corps brisé, mais l'âme invaincue et recommençaient la lutte avec une énergie nouvelle. Des rêveurs, peut-être, des désintéressés, à coup sûr.

Ah ! comme ils me semblent grands, auprès des *politiquaillons* d'aujourd'hui !

Je ne suis pas un patriarche et ne rabâche pas encore que les choses allaient mieux en mon jeune temps ; mais lorsque je vois les *grosses légumes* du collectivisme et du socialisme payer 10.000 fr. de loyer, porter des gants paille et fumer des panatellas, et que je les entends demander, en termes fleuris, l'expropriation, *sans indemnité*, de tous les possédants, je ne puis m'empêcher de sourire de pitié. Ma pitié est pour les électeurs assez... choses pour couper dans ces ponts là.

**

Le gueuleton en plein air offert par le Tsar à ses féaux et amis sujets, a débuté, comme on sait, par une bousculade monstre, qui a coûté la vie à près de 1.200 hommes et 7 à 800 femmes et enfants pardessus le marché.

Je n'apprécierai nullement cette catastrophe, les foules étant les mêmes partout.

A Paris, la Ville-Lumière, que des circonstances semblables se présentent, on obtiendra les mêmes résultats.

On aura au moins autant de femmes et d'enfants et peut-être même — ô joie ! — quelques centaines de bicyclistes *recordmen*.

Si cette catastrophe donne à réfléchir, par contre la mésaventure arrivée au couronnement du tsar à un noble Ecossais prête bien à rire.

"M. Ian Malcolm, neveu de lord Pottaloch et membre de la Chambre des communes pour le district de Suffolk, avait imaginé de prendre part au couronnement dans son costume national, c'est-à-dire en "kilt" écossais. Comme il avait essayé ce costume au cours d'une réception officielle, il a eu la désagréable surprise de se voir congédié par les laquais du palais qui n'ont pas osé le laisser entrer dans une tenue "aussi indécente."

Ah ! les compatriotes d'Oscar Wilde auront fort à faire pour convertir la sainte Russie à leur... *littérature* nationale et aux us et coutumes du *cant* britannique ! Aussi quelle drôle d'idée de se costumer en "sans-culotte" pour assister au couronnement d'un autocrate !

Cet insulaire aura confondu le Kremlin avec notre Opéra, où nous admettons bénévolement les intrus d'outre-Manche dans les costumes les plus hideusement excentriques — vestons à carreaux extravagants, ulsters carnavalesques et capotes anglaises invraisemblables — parmi nos "sifflets d'ébène" et nos jolies mondaines en tenue de gala.

**

Puisque nous sommes si engoués des Russes, nous apprendrons peut-être d'eux l'art de "recevoir" les Anglais... en les consignant à notre porte, ou en les traitant comme des chiens, à la nouvelle mode de chez eux ; car, savez-vous ce qu'ils viennent d'imaginer, en Angleterre ? "Le chien à anse !"

Lorsque le chien est jeune, on pratique une incision à la naissance de la queue, puis on la recourbe en introduisant l'extrémité dans cette incision. Au bout de quelques jours, la greffe est opérée, la plaie a disparu et on peut se servir de cette queue comme d'un anse.

N'est-ce pas le cas de rééditer à l'adresse de ces singuliers vivisectionnistes le vieux cri de protestation jailli du cœur maternel de la Société protectrice des animaux :

"— Qu'est-ce qu'ils diraient si on leur en faisait autant ?"

PARISIS

DEVINETTE



Ces deux voyageurs entendent le gardien de nuit et ne le voient pas. Le voyez-vous ?